

MOUTHERSE

LES ÉCOLES

Années 1940 - 1950

Livret de
l'Association Boëme Patrimoine

LES DEUX ÉCOLES



Jusque vers la fin des années 60 les écoles de Mouthiers-sur-Boëme n'étaient pas mixtes, sauf la classe enfantine. Il y en avait donc deux, situées dans l'actuelle rue de la Boëme : l'école de filles au n° 57 (où sont maintenant la crèche, la bibliothèque, le Secours Populaire et le Comité des Fêtes), et l'école de garçons au n° 35.

Les textes qui suivent font surtout référence à l'école de filles pour la simple raison que beaucoup plus de femmes que d'hommes ont bien voulu évoquer leur enfance à l'école. Il s'agit du même groupe de personnes qui a fourni la matière du livret "Faits et Gens; Années 1940 - 1950".

La mémoire n'étant pas toujours fiable, certains trouveront peut-être des erreurs. L'association Boëme Patrimoine sera reconnaissante envers toute personne qui permettra de les corriger.

LES TEMPS D'ÉCOLE



◊ HEURES DE RENTRÉE ET DE

SORTIE

	Dans les années 20 et 30	Années 40
Matin	08 h 30	09 h
Récréation	10 h - 10 h 15	10 h 30
Midi	11 h 30	12 h
Après midi	13 h 30	13 h 30
Récréation	15 h	15 h
Soir	16 h 30	16 h 30

◊ JOURNÉES D'ÉCOLE

Lundi
Mardi
Mercredi
Vendredi

Samedi

Le congé de milieu de semaine était le jeudi. Il y avait classe toute la journée du samedi.

◊ LES GRANDES VACANCES

Dans les années 20-30 : 1er août - 1er octobre
Dans les années 40-50 : 14 juillet - 1er octobre
Dans les années 60 : 1er juillet - 15 septembre
Et maintenant : début juillet - début septembre

LA SURVEILLANCE



◊ ENTRÉE DANS L'ÉCOLE

Chaque matin les élèves se massaient sur le trottoir : les filles, devant la barrière; les garçons, devant la porte. Mlle Gorson, la Directrice, ouvrait la barrière à 8 h 45 et les enfants se précipitaient dans la cour.

◊ SURVEILLANCE DES

RÉCRÉATIONS ET INTER-CLASSES

Chez les filles, les trois maîtresses assuraient la surveillance. Elles allaient et venaient sans arrêt dans la cour, en se tenant très droites. Il n'y avait ni violences ni galopades incontrôlées. Il suffisait de dire "En rangs" sans éllever la voix pour que les enfants se rangent deux par deux au pied des escaliers menant aux classes. Quelquefois Mlle Gorson utilisait un sifflet ou son diapason, ou frappait dans ses mains. Les enfants étaient silencieux dans les rangs. Ils passaient un à un devant leur maître ou maîtresse qui les attendait sur le seuil de la porte et examinait au passage la propreté des mains -et des oreilles chez les garçons-. Chaque enfant s'asseyait à sa place en silence et sans bousculade.

La sortie de 16 h 30 se faisait sous la surveillance de l'instituteur ou de l'institutrice de service. Et tout élève qui oubliait de soulever son béret pour saluer, ou de descendre du trottoir pour le laisser à une personne plus âgée, était vertement rappelé à l'ordre le lendemain matin. Un coup de baguette lui remémorait les bonnes manières.

"LES CABINETS"

chez les filles



LES JEUX

des filles



Pendant les récréations c'était le moment d'aller "aux cabinets", petit chalet au fond de la cour avec cabines bien délimitées fermées par des portes qui n'alliaient pas jusqu'en bas, ni jusqu'en haut de l'ouverture. C'était pourtant un progrès par rapport au début des années 20 quand il n'y avait pas de portes !

Il y avait un cabinet pour les garçons de la classe enfantine, un pour les petites filles, deux cabines pour les maîtresses avec siège en bois et fermées par des portes de même dimension que les ouvertures, et deux cabines pour les grandes filles.

Les cabinets, que les balayeuses tenaient propres, étaient dits "à la turque". Y avait-il du papier-journal pour s'essuyer ? Sinon chacun se débrouillait, c'est-à-dire mettait son fond de culotte à l'épreuve.

Les enfants étaient tellement prises par leurs jeux que c'était au moment où la maîtresse frappait dans ses mains qu'elles se décidaient à aller aux cabinets. La permission de sortir était parfois accordée pendant la classe.

Les récréations étaient le moment des jeux sauf par temps de pluie où les enfants, trop nombreux, étaient parqués sous le préau -l'actuelle bibliothèque- trop petit. Ces jeux -collectifs- étaient très variés mais se jouaient par période : par exemple on pouvait jouer pendant deux mois à la balle ou à la marelle, puis à autre chose. Certains jeux ne duraient que deux ou trois semaines mais on ne jouait qu'à ça .

Dans les années 20 et 30, pendant les chaleurs de juillet, les élèves jouaient beaucoup aux osselets, au jeu de l'oie, au loto, jeux achetés avec l'argent de la coopérative . Les vacances ne commençaient que le 1er août !

◊ Jeu de la puce :

La "puce" était désignée par une comptine à "trimer" ou "bistrer" ou "plouffer" (expressions synonymes signifiant justement désigner). Une enfant tapait sur les poings de ses camarades sur les temps forts d'une comptine spéciale, comme :

Une poule sur un mur...

ou :

Plouf! c'est toi qui seras la puce!

ou :

Pomme de rainette et pomme d'api

Tapis, tapis rouge,

Pomme de rainette et pomme d'api
Tapis, tapis gris.

ou encore:

Am stram gram,
Pic et pic et colégram,
Bour et bour et ratatam,
Am stram gram.

Si le gris ou le gram était chanté quand le poing de la chanteuse tombait sur le vôtre, vous étiez "la puce".

Puce simple

La puce essayait d'attraper une camarade. Lorsque celle-ci se faisait prendre elle était la puce à son tour.

Puce montée

La puce vous poussait mais si vous arriviez à vous percher sur une marche ou une pierre vous étiez sauvée.

◇ Rondes :

Elles se faisaient sur l'air de nombreuses comptines.
Par exemple :

- Un fermier dans son pré...
- La ronde du furet.
- La ronde du loup.
- La capucine.
- Ronde de l'éléphant.
- Bonjour guillaume...

◇ Jeu du furet :

En ronde, les fillettes tenaient une ficelle nouée dans laquelle coulissait un anneau, le furet. Si elles n'avaient pas de ficelle ni d'anneau, un caillou passé furtivement de main en main faisait l'affaire. Elles chantaient :

" Il court, il court le furet,
Le furet du bois madame,

Il court, il court le furet,
Le furet du bois joli.

Il est passé par ici,

Il repassera par là.

Qui l'a ?"

Celle qui avait l'anneau quand la comptine s'arrêtait avait un gage.

Variante : On mettait une joueuse au milieu. Quand le chant cessait elle désignait une camarade (" C'est toi ! ") jusqu'à ce qu'elle trouve celle qui avait l'anneau dans la main.

◇ Jeux de tresse ou de scie :

En fait il s'agit d'une ancienne figure de danse. Deux fillettes face à face se tenaient par la main, main gauche dans main gauche, main droite dans main droite, et tiraient alternativement sur chaque main, comme un mouvement de scie.

Comptines :

- Scions, scions du bois.
- Mon papa est cordonnier.
- J'ai des pommes à vendre.

◇ Jeux de corde à sauter :

I joueuse seule avec une corde assez courte. La joueuse sautait et tournait la corde en même temps. Si elle marchait sur la corde elle avait perdu et donnait la corde à une camarade. Le jeu pouvait se faire sur une comptine.

*2 joueuses tournent la corde, plus longue,
pendant qu'une troisième saute jusqu'à ce qu'elle trébuche,
ou marche sur la corde. Elle perd alors le jeu et va
tourner la corde à son tour.*

Comptine : "A la salade de mon pays, on l'assaisonne
avec du sel et du vinaigre". Au mot vinaigre celles qui
tournaient accéléraient la cadence, "faisaient vinaigre".

Autre comptine : Jeu du mouchoir. La sauteuse laissait
tomber son mouchoir.

"J'ai perdu mon mouchoir

Sur le bord du trottoir.

Je ne peux le ravoir.

Un deux trois."

A "trois" elle devait ramasser son mouchoir tout en
sautant.

*2 joueuses tournent 2 longues cordes
(appartenant à l'école) en sens inverse l'une de l'autre.*

La cadence était donc plus rapide et l'attention plus
grande. Deux vitesses de tournage de corde : une,
normale, l'autre, dite "vinaigre".

Comptines : Le Palais Royal, ou, j'ai des pommes à
vendre, ou :

"A la salade

Mon père est malade

Au céleri

Il est guéri".

◇ Jeux de balle

Il y avait la partie simple
la partie sans bouger : sur un pied / sur

l'autre / d'une main / de l'autre / petite tapette / grande
tapette (pour la petite on frappait dans ses mains, pour la
grande on frappait dans ses mains passées sous un genou)

/ petit moulinet (en enroulant ses mains l'une autour de
l'autre) / grand moulinet ou grand rouleau (en tournant
sur soi, en lançant la balle et en la récupérant avant
qu'elle ne tombe). Déroulement immuable d'une partie,
chaque épisode étant scandé par les camarades qui
attendaient leur tour. On pouvait aussi combiner les
figures.

Comptines :

- La Samaritaine

- Il était une fois...

- Le marin que j'aime.

On jouait avec une balle. En général on la lançait
contre le mur, mais parfois, à deux joueuses, de l'une à
l'autre.

Le jeu le plus populaire était à deux balles. Les plus
adroites jonglaient avec trois balles et même quatre.
Inutile de dire que l'on s'exerçait chez soi le soir. La
fièvre des balles ou de la corde était telle que l'on
réquisitionnait les mères ou les voisines trop contentes de
se retrouver petites filles. Et le jeu se passait sur la
chaussée.

◇ Le pont

Deux fillettes se tenaient les mains et levaient les bras,
faisant un pont sous lequel passaient leurs camarades en
file indienne mais se tenant par la main. La dernière se
mettait derrière un des "piliers" du pont, et on
recommençait jusqu'à épuisement de la file. Comptine :

"Trois fois passant par là

La dernière, la dernière,

Trois fois passant par là

La dernière restera !".

◊ Colin maillard

Une joueuse tirée au sort en " pouffant " avait les yeux bandés. On la faisait tourner sur elle-même pendant que ses camarades faisaient la ronde autour. Quand la fillette était lâchée la ronde s'immobilisait. Bras tendus, la joueuse devait attraper une camarade qui prenait sa place si elle la reconnaissait.

◊ Jeu du facteur (jeu du bérét chez les garçons)

Une ronde fixe. Une joueuse, désignée en " pouffant ", faisant le facteur passait derrière ses camarades qui interrogeaient :

- Le facteur est-il passé ?

- Oui.

- À quelle heure est-il passé ?

- À 10 heures (par exemple).

Les autres comptaient alors jusqu'à 10. Le facteur faisait tomber son mouchoir derrière une camarade avant la fin des 10 coups. Chaque joueuse regardait derrière elle pour voir si elle avait le mouchoir. Si elle l'avait elle devait rattraper le facteur avant qu'il ne prenne sa place dans la ronde. Si elle échouait elle devenait facteur.

◊ Jeux au mur

Une joueuse " boudait ", le visage vers le mur.

- Ma mère veux-tu ? disait une autre.

- Ma fille je veux.

- Combien de pas ?

- Un pas de fourmi (ou deux ou plus) avant (ou arrière) ou bien " Un pas d'éléphant (ou plus), etc ". La longueur des pas dépendait de l'animal indiqué.

L'idée était, pour la joueuse, de taper sur l'épaule de la " boudeuse " pour prendre sa place et, pour la " boudeuse " de ne pas se laisser prendre.

◊ L'aiguille

Une file d'enfants. La première se tenait la main appuyée contre le mur, bras tendu, en laissant de la place entre son corps et le mur. Les autres devaient toutes passer sous ce " pont " (le chas de l'aiguille).

Comptine :

" Enfilons l'aiguille, l'aiguille.
Enfilons l'aiguille de bois (ou de coton). "

Variante :

" Enfile ton aiguille, Catherine, ma fille ".

◊ Les enfants chantaient beaucoup.

Autres comptines :

- Un éléphant qui se balançait.

- A la ronde du muguet.

- Je te tiens par la barbichette...

LE REPAS DE MIDI

LES JEUX des garçons



- Les billes
- Les palets avec bouchon. Ce jeu a arrêté à partir du jour où un enfant a été blessé à la tête par un palet dont le tir était mal ajusté.

- La poursuite

- La toupie (avec une corde)
- Les bagarres quelquefois.
- Jeu des gendarmes et des voleurs.

La règle établie était que les enfants du bourg mangeaient chez eux et ceux de la campagne sur place. Certains apportaient une " gamelle ", comme les ouvriers à l'usine, et mangeaient dans la cour ou sous le préau. Une douzaine mangeaient chez Madame JAUDEAU au n° 61 de la rue de la Boëne, alors un café, et les autres à la cantine.

◊ Chez Madame Jaudéau (années 30 et 40) :

Chez Madame JAUDEAU un repas complet était servi, avec parfois des tripes. La nourriture se cuisait chez Madame CHAGNAUD, au n° 53. La discipline était stricte : pas de bruit et les enfants ne commençaient à manger que lorsque Madame JAUDEAU, qui partageait leur repas, s'asseyait avec eux. Ils ne se lavaient que lorsque tout le monde avait fini de manger, puis ils débarrassaient la table.

◊ La cantine :

Elle se trouvait à l'école de filles dans ce qui est actuellement le local du comité des fêtes. Mais les garçons venaient aussi y manger en même temps que les filles. Ils étaient accompagnés par leur instituteur et marchaient en rang. Après le repas ils repartaient à leur école.

La petite cuisine juxtaposée à la cantine a été construite, dans les années 60 ou 70, en empiétant sur le

sous-sol afin d'agrandir le local qui ne pouvait héberger que 60 enfants au maximum. Dans ces années 60-70 les enfants du bourg n'avaient pas le droit de manger à la cantine (sauf exception) par manque de place.

Auparavant le local servait à la fois de salle à manger et de cuisine. C'était une pièce sombre : la porte et une seule fenêtre grillagée donnant sur la cour apportaient de la lumière. Les enfants s'asseyaient sur des bancs devant de longues tables qui faisaient presque la longueur de la pièce.

La soupe cuisait sur une énorme cuisinière noire dont la barre, le robinet et le couvercle de la bouilloire étaient en cuivre rouge rutilant comme l'étaient les encadrements des fours. On chauffait au bois. Il y avait, à côté de la cuisinière, une armoire pour ranger la vaisselle et une table de service.

Avant l'entrée des élèves à la cantine la maîtresse de surveillance -qui n'avait pas le droit d'y manger même en payant son repas- vérifiait si les mains étaient propres. Il y avait un long lavabo en zinc -genre abreuvoir- muni d'une rangée de robinets, placé sous le préau situé à l'emplacement de la bibliothèque actuelle. Leau arrivait d'un grand réservoir placé à droite du lavabo et reposant sur des barres fixées au mur. Il était rempli à la main avec l'eau puisée à l'aide d'un seau et d'une manivelle dans le puits se trouvant dans le coin de la cour où est le préau actuel. Il faut préciser qu'à cette époque il n'y avait pas l'eau courante !

Vers 1923-24 une subvention avait été votée par le Conseil Municipal pour qu'un repas chaud soit servi aux

enfants. Avant la guerre de 39-45 il n'y avait de la soupe qu'en hiver. Mais pendant la guerre, où la nourriture était rationnée par des "Cartes d'alimentation" (les enfants de 12 ans étaient en catégorie J2), on ne servait qu'une soupe chaude dont les légumes étaient souvent donnés par des parents agriculteurs. Une fois par semaine, cependant, il y avait du pot-au-feu. Après les années 48-49 un vrai repas a été servi avec soupe, viande, dessert, mais pas encore de fromage. Les repas équilibrés sont apparus pendant les années 70.

Madame Suzanne GACHNOIS faisait la "cantinière" pendant la guerre. Ouvrière d'usine -mais l'usine était fermée-, femme de prisonnier, mère d'un enfant, c'était la seule possibilité qu'elle avait de gagner sa vie. Elle est revenue travailler à l'usine après la guerre. Madame FABRE a longtemps été cantinière dans les années 60-70.

La maîtresse de la classe des "grandes" demandait des volontaires pour aider à mettre le couvert. Il y avait toujours des volontaires; il y en avait aussi toujours pour débarrasser les tables.

LES SALLES DE CLASSE

à l'école de filles



◊ La Classe Enfantine mixte

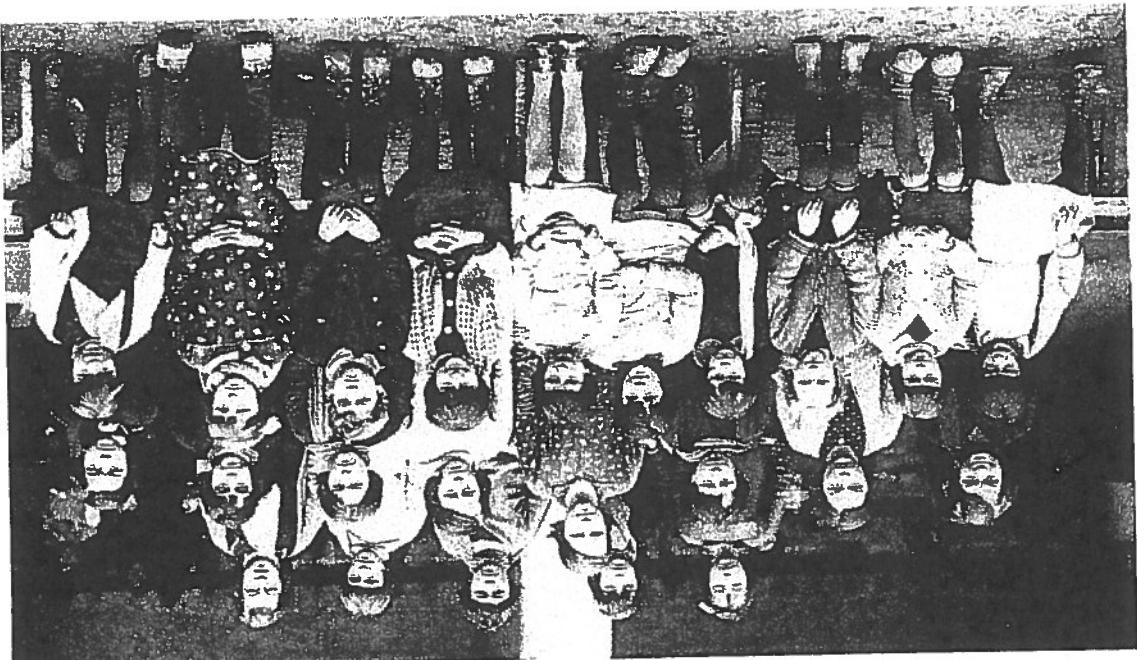
Classe de Madame FÉRON, dans la salle où est actuellement le Secours Populaire.

Une porte pleine avec une rangée de petites vitres en hauteur. Deux fenêtres grillagées sur la cour. La fenêtre du fond n'a été percée que dans les années 40.

Le poêle trônait à l'entrée : poêle rond posé sur une plaque de zinc et entouré d'un grillage de protection fixé sur un cadre de barres métalliques. Le bureau de la maîtresse était dans le fond, sur une estrade. Entre les deux, un tableau noir sur lequel était le texte de la lecture -assemblage de lettres pour former des syllabes-. Avec une baguette la maîtresse montrait les lettres séparément, puis la syllabe que les enfants répétaient en chantonnant : "B, A, BA". Il y avait aussi un autre tableau au fond de la classe.

Les enfants étaient assis sur des bancs devant de longues tables qui faisaient presque la largeur de la classe. Il n'y avait ni dortoir, ni salle de jeux et la journée de classe durait 6 heures !

1933 ou 1934



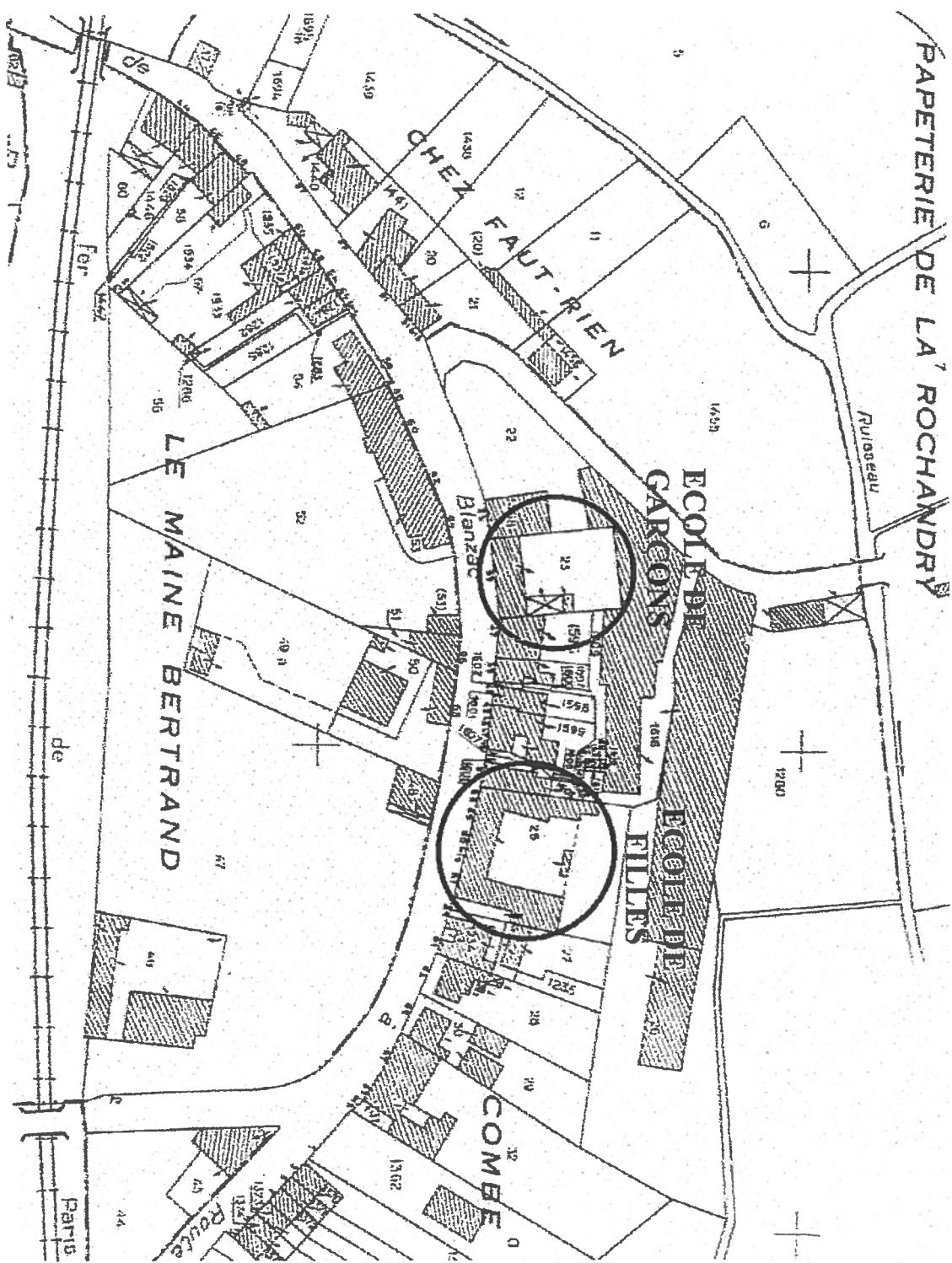
PAPETERIE DE LA ROCHE ANDRY

Rousseau

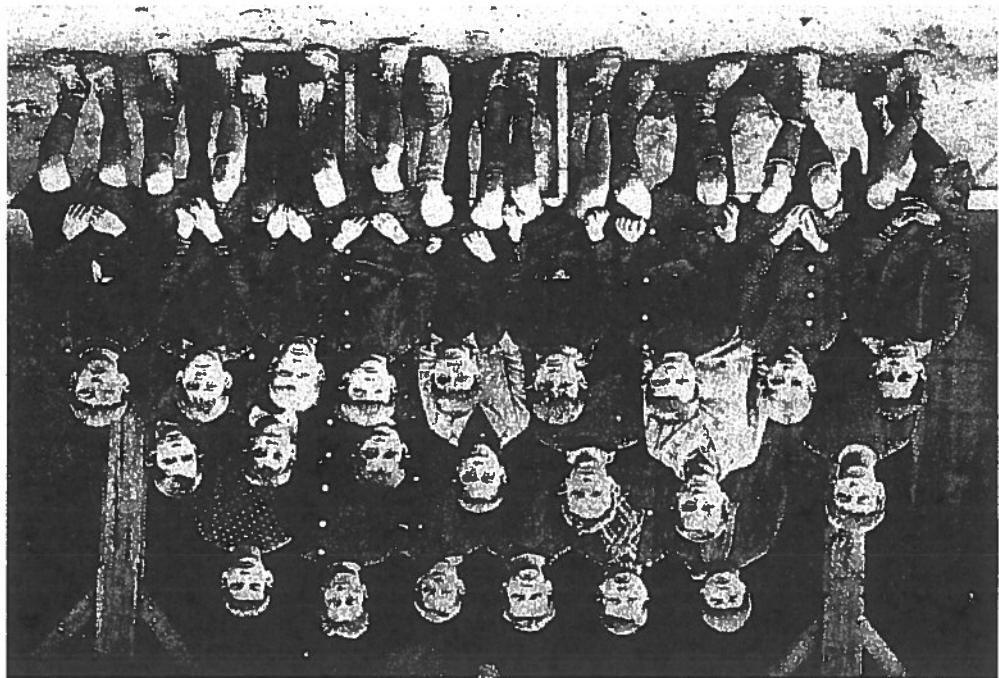
**ECOLE DE
GARCONS**

FEUILLES

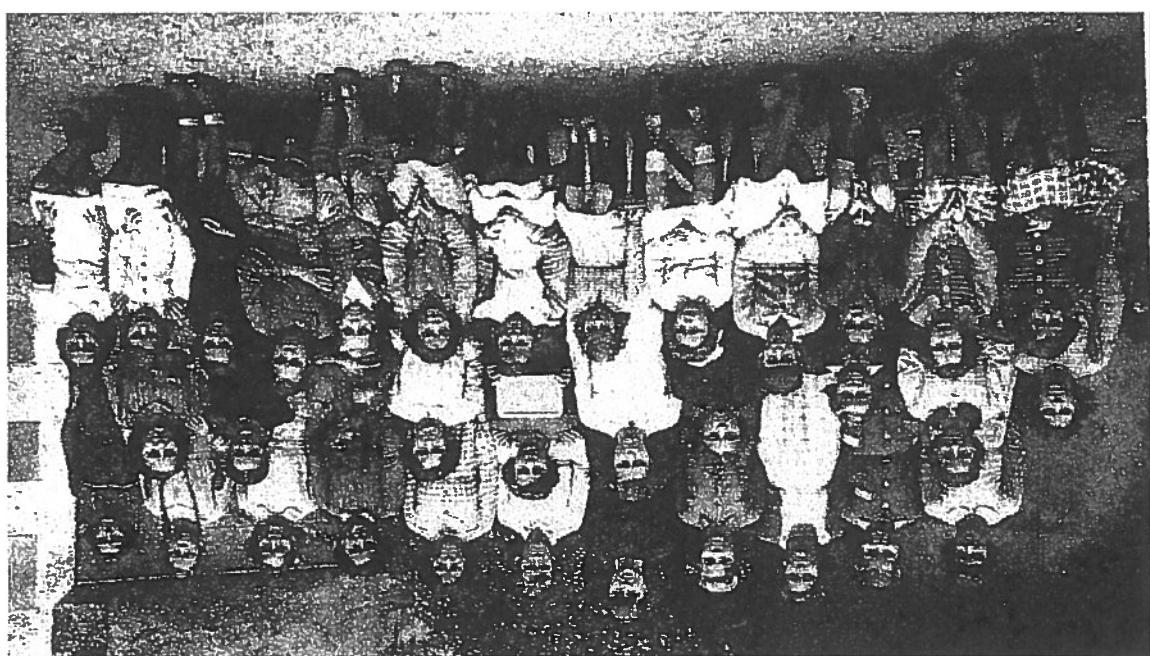
12



1937?



1951



Matiériel pédagogique :

- Des bâtonnets pour compter.

- Du matériel de piquage : Mme FÉRON faisait un dessin sur des feuilles de papier de couleur provenant de l'usine. Les enfants posaient ce papier sur un morceau de feutre récupéré aussi à l'usine et, avec une aiguille, piquaient sur tout le contour du dessin, l'aiguille s'enfonçant dans le feutre. Ensuite les enfants pouvaient détacher le dessin et obtenir ainsi une image. Ces images étaient parfois collées en frise sur les murs de la classe.

◊ La classe des Cours Élémentaires

Classe de Mme MEUNIER qui, après remariage, a pris le nom de Mme TESSERON. Il n'y avait que des filles. C'est la salle de repos de la crèche qui occupe maintenant cette classe.

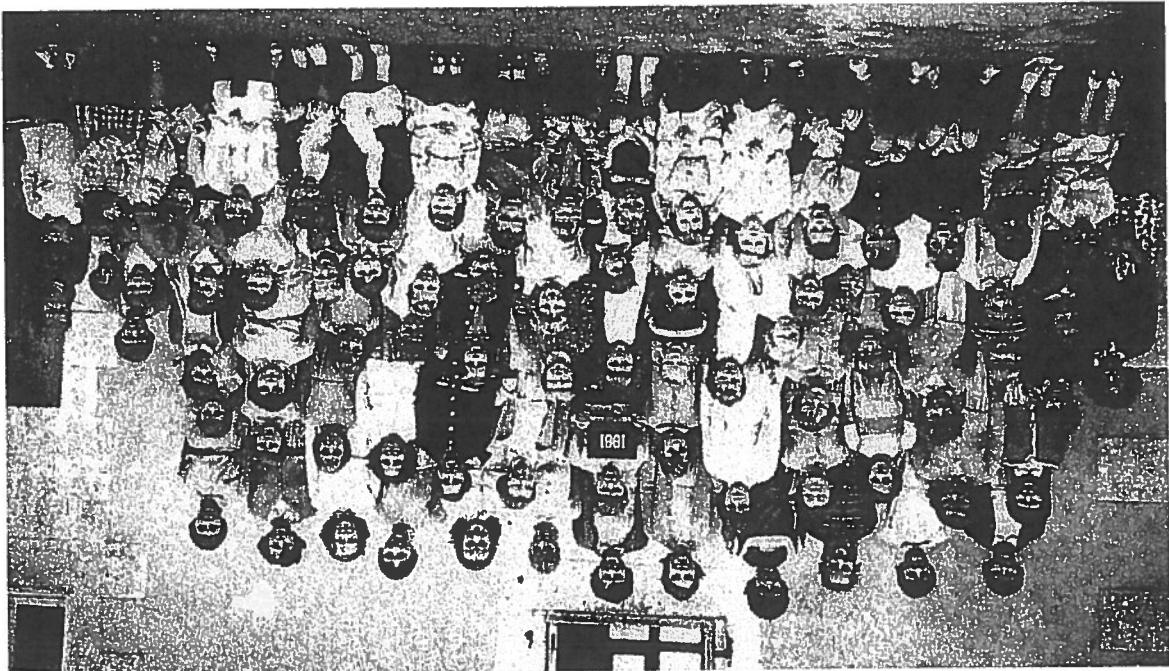
La encore, porte d'entrée pleine. Le bureau sur estrade, le poêle, le tableau au mur se trouvaient au fond de la classe, du côté de la bibliothèque actuelle. Classe bien éclairée par deux rangées de fenêtres, l'une donnant sur la cour, l'autre sur la descente reliant la rue à la cour.

Les fillettes étaient assises à des tables-bureaux à siège attenant. Il y avait une armoire pour le matériel : craie, crayons...

◊ La classe des grandes, dite du Certificat d'Études ou de Fin d'Études

Classe de Mlle GORSON et, avant elle, de Mlle MEDOUS. Salle donnant sur la rue par de grandes fenêtres. On montait dans cette classe, ainsi que dans la

1961



précédente, par un escalier débouchant sur un perron et garni d'un rosier blanc et d'un rosier rouge. Chaque maîtresse accueillait ses élèves à la porte de sa classe et vérifiait que les mains étaient propres.

Dans cette classe des grandes, la porte d'entrée était vitrée. La salle communiquait avec la classe élémentaire par une porte sur le mur de gauche et avec le couloir d'entrée du logement du 1er étage par une porte sur le mur de droite.

A gauche en entrant un grand tableau noir avec deux volets rabattables était fixé au mur et deux marches permettaient de l'atteindre. Les volets permettaient de cacher une dictée préparée ou des mots difficiles. On y accrochait la carte de France pour les leçons de géographie. Il y avait une grande armoire, après la porte de communication, pour les livres de bibliothèque que l'on distribuait le samedi et une petite, sur le mur de la rue, pour les fournitures.

Les élèves s'asseyaient à de grandes tables à six places avec casiers pour ranger livres et cahiers, rainures pour crayons et porte-plumes, et trous pour les encriers de porcelaine blanche. Elles étaient cirées par leurs occupantes et c'était à qui aurait la plus belle place. Pas question de graffitis, bien sûr !

À droite, au fond, se trouvait le bureau sur estrade et une étagère pour des livres et, en entrant, un tableau sur chevalet et un poêle.

◆ Le nettoyage des classes

Il était encore fait par les enfants au début des années 20. Ensuite une balayeuse a été employée par la commune pour éviter que les enfants arrivent trop tard chez eux. Pendant les années 40 c'étaient " les Petites Louises " -car de petite taille- qui étaient chargées du balayage : l'une était maigre, Mlle Louise LAMOTHE et l'autre, Mme Louise JOFFRE, dite " la grosse Louise ", était rondouillette.

LE CHAUFFAGE DES CLASSES



◊ À L'ÉCOLE DE GARÇONS

À l'école de garçons un ou deux élèves parmi les plus grands étaient chargés de l'allumage et de l'entretien des deux poêles (il n'y avait que deux classes). Il fallait aller chercher le bois à la cave avec un grand panier. Certains en profitaient pour goûter le vin du maître.

◊ À L'ÉCOLE DE FILLES

Chez les filles, c'était les maîtresses, Mme MEUNIER (puis son mari M. TESSERON) et Mlle GORSON, qui allumaient les poêles. Mme MEUNIER s'occupait du sien et de celui de la classe de Mme FÉRON qui habitait assez loin de l'école, au moulin. Elles le faisaient avant de prendre leur petit-déjeuner afin que les élèves aient un peu de chaleur en arrivant.

C'étaient de gros poêles, hauts et ronds, repeints couleur alu, reposant sur une plaque de zinc pour éviter de brûler le plancher et entourés d'un grillage. On chauffait au bois acheté par la commune. Mais dans les années 20 c'étaient les enfants qui apportaient leur bûche. Le feu était entretenu, le matin, par la maîtresse qui mettait une bûche de temps en temps. Elle laissait le poêle s'éteindre l'après-midi, sauf en cas de grande froidure.

Avant la sortie, les enfants "de service" cette semaine là préparaient le petit bois d'allumage et les bûches pour le feu du lendemain matin. Ils vidaient aussi les cendres.

La réserve de bois se trouvait dans la cave située en retrait sous le balcon de la classe enfantine et appelée, pour cette raison, "la cave sous le dessous". Les bûches étaient rentées en été et sciées au fur et à mesure par un cantonnier, M. PARALLOU puis M. RICHARD.

Une casserole d'eau sur le poêle maintenait un certain degré d'humidité. Il faisait froid le matin dans les classes malgré l'allumage du feu assez tôt, les fenêtres ayant été ouvertes préalablement par mesure d'hygiène.

Il n'y avait pas de ramassage scolaire et les enfants de la campagne qui faisaient un long chemin à pied -parfois plus de 4 kilomètres- et autant le soir, arrivaient mouillés et mettaient leur pelerine à sécher sur l'entourage du poêle.

EN CLASSE



◊ LA DISCIPLINE

À l'école de filles :

La discipline était très sévère. En classe, pas de bavardages. Si une élève était prise, Mlle GORSON donnait une mauvaise note. Ces mauvaises notes ajoutées étaient autant de points retirés de la moyenne mensuelle, ce qui faisait reculer dans le classement.

Une simple menace de parler aux parents pour irrespect (on n'y pensait même pas !), manque d'attention ou de travail, suffisait pour ramener à un peu plus de sagesse, les parents punissant leur enfant pour tout manquement.

Une "calotte" ou un coup de baguette tombait si l'élève était "dans la lune" ou proférait une sottise trop évidente due à l'inattention.

À l'école dégarçons :

La politesse était apprise à coups de baguette qui tombait où elle pouvait : tête, oreille... Le maître qui surveillait les sorties n'oubliait pas de rappeler "à la baguette" celui qui avait omis de soulever son béret devant une grande personne, et ceci même loin de la

Il y a eu pas mal de cheveux tirés en tournant et quelques oreilles décolées. Cette discipline peut nous sembler inhumaine, cependant elle fixait un cadre rigoureux, rigide et surtout stable, dans lequel l'élève évoluait à l'aise et finalement libre.

Filles et garçons :

On mettait les enfants dehors par punition par tous les temps, dans le froid, sous la pluie... Que de rhumes et de maladies plus graves !

Enfant de la classe enfantine enfermé dans la cave à charbon, dans le noir qui panique et fait une crise de nerf, dans les années 50.

Mini chahut à la cantine se terminant par une "ronde" tournant pendant plus d'une demi-heure dans la cour.

Une élève dissipée : l'institutrice lui lance une règle qui la touche à l'œil.

◊ LA TENUE EN CLASSE

Les maîtresses veillaient à ce que les enfants se tiennent assis très droits à leur table, pour se faire un dos droit et éviter les scolioses. Ils devaient avoir les yeux à 20-30 cm de leur feuille pour préserver leur vue.

Les tables étaient arrangées de façon à ce que la lumière arrive de la gauche et non de la droite, car la main droite (la seule admise pour écrire) aurait fait une ombre sur la page.

LA JOURNÉE EN

CLASSE DE FIN

D'ÉTUDES



signal, levait l'ardoise pour montrer sa réponse à la maîtresse.

- Exercice d'écriture.

Dès la classe enfantine tout était écrit à l'encre avec un porte plume doté d'une plume "Sergent Major" en acier, le stylo à bille n'avait pas encore été inventé. L'exercice comprenait des majuscules et des minuscules réalisées en pleins et en déliés. Et gare aux "pâtes" ! Parfois une voisine s'amusait à secouer sa plume sur votre page uniquement pour vous faire punir.

La journée commençait par l'appel.
Si un enfant était trop souvent ou trop longtemps absent, la Directrice allait rendre visite aux parents.

Ensuite, leçon de morale ou d'instruction civique.

Chaque jour, une pensée différente était écrite au tableau. La maîtresse la commentait et l'illustrait d'exemples. La pensée était recopiée sur le cahier du jour et, pendant ce temps, la maîtresse vérifiait si les devoirs avaient été faits sur le cahier du soir. Venait alors la correction de ces devoirs et la récitation des leçons.

Puis leçons nouvelles :

- **Arithmétique** avec un problème fait en commun au tableau et un similaire à faire en application sur le cahier de brouillon puis à recopier sur le cahier du jour.

- **Exercice de calcul mental et interrogation sur les tables** de multiplication, la vérification se faisant immédiatement grâce au procédé dit "La Martinière" : chaque élève écrivait la réponse sur son ardoise, cachait la réponse au regard de sa voisine et, au

- Leçon de grammaire et de conjugaison.

L'après-midi est consacré à la grammaire et à une dictée. Les mots difficiles étaient écrits au tableau puis effacés et les élèves les récraient de mémoire sur leur ardoise. Puis ils étaient vérifiés par la méthode "la Martinière". Une élève volontaire ou désignée (chacune y passait) écrivait la dictée sur le revers du tableau-chevalet qui, ensuite, était retourné pour permettre la correction.

La dictée était suivie de questions de compréhension, d'analyses grammaticales et d'analyses logiques.

- La lecture.

L'exercice de lecture se faisait à l'aide du livre de lecture. Il était en principe préparé la veille au soir, chez soi. Chaque élève, à tour de rôle, lisait un passage. C'est la maîtresse qui choisissait le moment de changer de lectrice et désignait la nouvelle au hasard de façon à ce que chacune soit obligée de suivre la lecture des autres pour ne pas se faire prendre en flagrant délit de "rêverie".

- La fin de la classe.

En fin de journée on recopiait les sujets des devoirs du soir écrits au tableau, on ramassait les rares papiers tombés sur le plancher et on chantait un chant avant de sortir. Quelquefois on chantait aussi le matin en arrivant.

Une élève de service procédait à l'époussetage des tables après la sortie de ses camarades.

- Le samedi après-midi.

Il était consacré, en grande partie, à la rédaction ou composition française, le sujet étant libre ou imposé. Certaines élèves avaient un carnet où elles écrivaient les mots rares, ou difficiles, ou jolis, rencontrés dans leurs lectures et les utilisaient dans leur rédaction.

Il y avait déjà des rédactions au cours moyen : la maîtresse lisait une histoire et les enfants, à leur tour, devaient écrire ce qu'elles en avaient retenu. Exercice terriblement difficile. Essayez ! Une fois, Mme MEUNIER avait lu l'histoire du " Petit Chaperon Rouge ". Une élève termina sa rédaction par : " Il avait l'air méchant, queu loup !" (pour " ce loup "). La maîtresse l'avait grondée car elle ne voulait pas de " Charentais " dans un exercice de français.

L'autre partie du samedi après-midi était le moment le plus attendu car la maîtresse lisait à haute voix un livre de bibliothèque : Le roman de la momie, Les quatre filles du Docteur March, Le livre de la jungle, 20 000 lieues sous les mers, etc. Les élèves, ravies, attendaient avec impatience le samedi suivant pour connaître la suite... et empruntaient un livre de bibliothèque ayant de sortir.

- La gymnastique.

Parfois avait lieu dans la cour la gymnastique dite " suédoise " : mouvements de bras, de jambes, torsion du haut du corps, abdominaux... Dans les années 50 on apprenait à monter à la corde lisse, sous le préau.

Des leçons se sont aussi déroulées sur un terrain plat de l'usine, au bout de la " chambre à colle ", et dans le pré de La Rochandry.

A la belle saison il y avait un après-midi de plein air à la " Clairière ", route d'Angoulême, où était le terrain de foot, espace maintenant entièrement déboisé et loti.

Des fêtes d'athlétisme, organisées par M. Hougard, Directeur de l'école de garçons, avaient lieu en fin de troisième trimestre dans le pré de La Rochandry. Les filles y participaient et, une année, elles ont dansé une ronde costumée sur l'air de " Meunier tu dors..." .

- Hygiène.

Parfois les maîtresses vérifiaient si les têtes n'étaient pas " habitées " en soulevant les cheveux à l'aide de deux baguettes. Si elles voyaient des lentes, alors vive la " Marie-Rose " !

LE CERTIFICAT D'ÉTUDES

<><><>

La scolarité étant obligatoire de 6 à 12 ans, dans les années 20 et 30, le certificat d'études se passait à l'âge de 12 ans et même 11 ans pour certains enfants qui avaient les connaissances requises, ou pour les enfants d'agriculteurs déclarés aides familiaux et jugés nécessaires à la ferme, en fonction de la grandeur de l'exploitation. Plus tard il se subissait à 14 ans, l'obligation scolaire ayant été allongée jusqu'à 14 ans en 1936 (puis jusqu'à 16ans en 1967).

Il était organisé à Blanzac, chef-lieu de canton, où se rassemblaient tous les candidats des écoles du canton. Dans les années 30, M. Durousseau faisait le taxi pour les candidats. Le chauffeur de l'usine a aussi été mis à contribution dans les années 50. Pendant la guerre c'était le père Napoléon, sa charrette et son cheval qui assuraient le transport.

Il y avait des épreuves écrites : calcul (problèmes et opérations), composition française, et enfin dictée avec questions de compréhension, de grammaire, de conjugaison ainsi que d'analyse grammaticale et logique. À l'oral, le candidat était interrogé en histoire et géographie, certaines années en sciences (leçons de choses), en récitation et chant. Les récitations et les chants étaient imposés par l'administration de

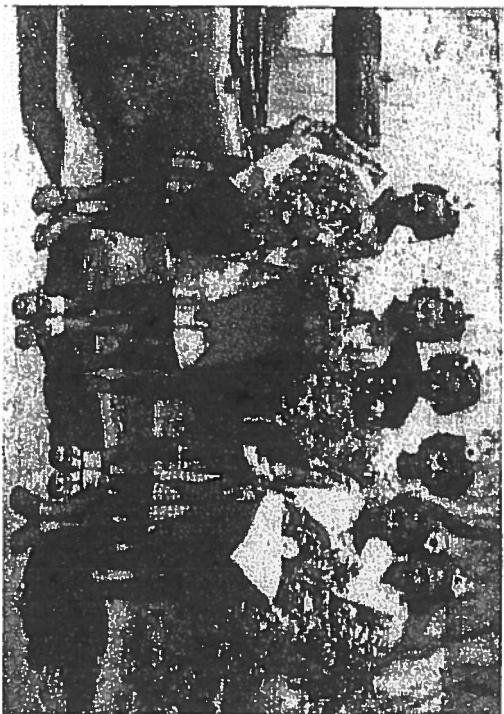
l'enseignement. C'étaient de vraies "épreuves" pour les enfants timides.

Les copies étaient anonymées dans la foulée, dès les épreuves terminées, et les corrections suivaient immédiatement. Les correcteurs et les membres du jury venaient d'un autre canton et le jury était présidé par l'Inspecteur Primaire qui remettait les prix lors de l'annonce des résultats. Il y avait deux prix pour les filles et deux prix pour les garçons : 1er Prix et 2e Prix. En 1935 un 1er Prix s'est vu remettre un livret de caisse d'épargne de 10 francs.

Le retour à Mouthiers se faisait en chantant. Les collés étaient rares. En 1941 il y avait 14 candidats à Mouthiers, 7 garçons et 7 filles qui sont revenus avec les deux 1ers Prix : Ginette Marot et Gérard Dubois.

Les enfants étaient modestes en ce temps là : à leur enfant rentré depuis un moment les parents demanderaient : "Et c'est qui le 1er Prix ? ". "C'est moi". Imaginez les "On est les champions !" de maintenant. Ce qui n'empêchait pas les parents d'attendre avec impatience le retour de Blanzac et leur fierté à l'annonce des résultats. Ils rangeaient soigneusement le diplôme de leur enfant : c'était un papier officiel !

Pour mention : en 1897 une petite fille de 10 ans, a passé l'examen avec succès. En 1947 il était obligatoire de s'y présenter. C'est la seule fois où il s'est déroulé sur deux ans.



CERTIFICAT D'ÉTUDES PRIMAIRES

L'Inspecteur d'Académie du département de la Charente

ACADEMIE RÉPUBLIQUE FRANÇAISE
DE POITIERS DÉPARTEMENT
INSTRUCTION PUBLIQUE DE LA CHARENTE

Vu l'art. 6 de la loi du 28 mars 1882, l'art. 3 de la loi du 30 octobre 1886 et la loi du 11 janvier 1910;

Vu les décrets du 27 juillet 1882 et du 18 janvier 1887;

Vu l'arrêté du 18 janvier 1887 modifié par les arrêtés des 31 juillet 1897, 30 septembre 1898, 8 août 1903, 27 juillet 1908, 19 juillet 1917, 24 février 1923 et 1^{er} février 1924;

Vu le procès-verbal de l'examen subi par Melle Louise Gauthier dans les conditions déterminées par les arrêtés susvisés;

Vu le certificat en date du 29 juillet 1915 par lequel la Commission cantonale de Angoulême siégeant pour la session de 1915 atteste que Melle Louise Gauthier (née le 1^{er} juillet 1904) à Montchiers, département de la Charente, a été jugé digne d'obtenir le Certificat d'Etudes Primaires.

Délivré à Melle Louise Gauthier.

le présent Certificat d'Etudes Primaires pour servir et valoir ce que de droit.

BIEN

Angoulême, le 29 juillet 1915.

Pour l'Inspecteur d'Académie

Mme Louise Gauthier



(1) Nom et Prénom



Annexe à l'acte de scolarité

TABLE DES MATIÈRES



Les deux écoles	1
Les temps d'école	2
La surveillance	3
"Les Cabinets " chez les filles	4
Les jeux des filles	5
Les jeux des garçons	12
Le repas de midi	13
Les salles de classe à l'école de filles	16 puis 25
<i>Photos de classes d'élèves</i>	17-18 et 23-24
<i>Plan du quartier des écoles</i>	19
Le chauffage des classes	28
En classe	30
La journée en classe de Fin d'Études	32
Le Certificat d'Études	36

Imprimé par photocopie à la Mairie
de Mouthiers-sur-Boëme (Charente)
pour l'Association "Boëme Patrimoine".

Maquette : J. Lathière.

Dépot légal : Octobre 2000.